

représentées encore que stéréotypées, ne permet pas de différencier l'origine géographique des combattants. On n'y trouve pas, quoiqu'il en soit, comme on aurait pu s'y attendre parmi le contingent allemand, de plastron cannelé « à la maximilienne », cependant fort en vogue dans le Saint-Empire à cette époque. Les A. n'émettent pas de commentaire quant au soldat suisse gisant à l'avant-plan, atteint en pleine poitrine vraisemblablement par un coup de feu, un rappel sans doute d'un fait bien précis et l'indice que les combats ont dû forcément faire des victimes, ce que les sources écrites omettent de spécifier. De même, nous restons sur notre faim quant à l'inscription brodée qui apparaît partiellement sur le caparaçon d'un homme d'armes « bourguignon » se tenant juste à côté. Enfin, autre remarque de détail, cette fois à propos de la devise à la roue de Louis II de La Trémoille, on pourrait avancer l'hypothèse qu'elle dérive d'une ancienne figuration familiale de la roue dentée du martyr de sainte Catherine. On sait que ce symbole chevaleresque signifiait, au xv^e siècle, que celui qui l'arborait avait enduré ou était prêt à subir une blessure dans sa chair. De là, il est loisible d'imaginer que le sens en fut édulcoré par la suite pour en faire un emblème de rectitude, flanqué de la devise : *Sans poinct sortir hors de l'ornière...*

L'ouvrage se termine par une bibliographie sélective et un cahier d'annexes reprenant, en langue ou en traduction françaises, les sources écrites principales, en fait peu prolixes, relatives au siège de 1513. Il est vrai que celui-ci fut étonnamment bref, guère glorieux pour les deux parties et surtout, circonstance remarquable, relativement indolore pour ceux qui eurent à le subir. C'est le cas sans doute de se souvenir ici de la remarque de Benjamin Franklin : « Il n'y a jamais eu de bonne guerre, ni de mauvaise paix »...

Claude GAIER

Lire en contexte : enquête sur les manuscrits de fabliaux, éd. Olivier COLLET, Francis GINGRAS, Richard TRACHSLER, Montréal, P.U. Montréal, 2013 ; 1 vol., 195 p. (*Études françaises*, 48, 3). ISBN : 978-2-7606-3194-6.

Le présent ouvrage rassemble six articles consacrés aux manuscrits contenant des fabliaux, de même que deux autres travaux (portant sur *Ici* de N. Sarraute et *Amadas et Ydoine*). Il s'agit donc d'un numéro thématique, fruit d'un projet de recherche international initié en 2011 (*Lire en contexte à l'époque prémoderne. Enquête sur les recueils manuscrits de fabliaux*) et dirigé par les É. de l'ouvrage. Comme le précise d'emblée la préface, le point commun des travaux présentés ici est de se pencher sur des recueils manuscrits dans lesquels se trouve au moins un fabliau. Il s'agit de s'interroger sur les liens éventuels entre le ou les fabliaux du ms. et les autres textes qui s'y trouvent, qui peuvent relever de divers genres littéraires (romans, chansons de geste, textes didactiques). Les É. insistent sur « la primauté qui est accordée au document » et « l'attention qui est portée aux détails matériels » (p. 9), essentielles pour mieux comprendre ces recueils.

La première étude (G. Giannini) se concentre sur le volumineux recueil L. II. 14 de Turin, vaste compilation de textes appartenant entre autres au cycle des Lorrains et au cycle de Huon de Bordeaux, mais qui relèvent également de l'histoire sacrée. À la fin du ms. se trouvent un dit allégorique et le fabliau *La Housse partie*. C'est la portée morale de ce dernier texte, et l'habileté avec laquelle l'auteur y exploite l'histoire de saint Martin, qui justifient sa présence dans le recueil. S'ensuit un art. (J. Stout) consacré au contexte manuscrit des *Poèmes de l'Infortuné* de Rutebeuf. Les trois mss du XIII^e siècle ayant réuni les premiers l'œuvre du poète, aux côtés parfois de textes d'autres écrivains, diffèrent largement de notre conception moderne des écrits de ce poète. Le travail de S. Lunardi s'intéresse à deux mss : le ms. PARIS, Bibliothèque nationale de France (= BnF), fr. 2168, qui contient une vingtaine de pièces (lais, fabliaux, etc.) et le ms. PARIS, BnF, Arsenal 2770, copie partielle du premier témoin effectuée au XVIII^e siècle par le médiéviste Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye. L'étude suivante (I. Delage-Béland) analyse le cas du ms. PARIS, BnF, fr. 375, recueil arrageois composé essentiellement de romans en vers, mais où apparaissent aussi quelques fabliaux. Le recueil souligne le caractère problématique du genre romanesque médiéval, et de la fiction en général, d'où la nécessité de justifier sa présence en l'ancrant dans l'histoire antique. B. Barbieri s'interroge sur le *Lai du cor*, poème anglo-normand conservé dans le ms. Digby 86 de la Bodleian Library d'Oxford. Ce texte, de tonalité misogyne, trouve parfaitement sa place dans le recueil, où figurent aussi d'autres écrits centrés sur le thème de la femme. Est mis en parallèle le cas du *Roman de Renart le Contrefait*, qui renferme deux lais de Marie de France employés manifestement dans un but didactique (dénonciation des mauvaises épouses). Ainsi, ces trois lais peuvent être lus à la manière de fabliaux. Dans l'art. suivant (A. Bottex-Ferragne), il est question du ms. PARIS, BnF, fr. 25545, vaste ensemble poétique qui contient aussi bien des fabliaux que des dits, des romans et des vies de saints. Si la critique antérieure a évoqué la possibilité d'un destinataire issu de la bourgeoisie, l'A. montre que cet ensemble de textes, qui soulève des questions économiques et morales, reflète davantage « l'esprit du bourg » que « l'esprit du bourgeois ». Dans la seconde part. de l'ouvrage (*Exercices de lecture*), on trouve une première étude (R. Audet, J. Marcotte) sur la narrativité et la poéticité de la représentation de la conscience humaine dans le roman *Ici* de N.S. Enfin, D. Delcourt analyse l'épisode du repas des sorcières dans *Amadas et Ydoine*, roman du XIII^e siècle, repas qui correspond à un spectacle mis en scène dans le cadre d'une ruse. L'art. s'interroge sur les rapports entre le thème du repas, la notion de spectacle et l'écriture même du roman.

L'ouvrage est d'une grande utilité pour tous ceux qui s'intéressent au récit bref, en particulier au fabliau, car il permet d'appréhender ce genre par rapport au manuscrit, où il s'intègre à un vaste ensemble de textes. Une fois

encore, apparaît l'importance de la notion de recueil dans la littérature du Moyen Âge.

Alexandra VELISSARIOU

Matthias BECHER, **Otto der Große. Kaiser und Reich. Eine Biographie**, Munich, C.H. Beck, 2012 ; 1 vol., 332 p. ISBN : 978-3-406-63061-3. Prix : € 24,95.

Cette nouvelle biographie d'Otton I^{er}, destinée à un large public, est en réalité très traditionnelle, avec les forces et les faiblesses de ce genre historiographique, surtout à propos d'un personnage dont on peut suivre les principaux faits, mais dont la personnalité est plus difficile à cerner. Car nous ne disposons que de rares sources historiographiques, même si elles sont plutôt de qualité : Widukind de Corvey surtout, dans une moindre mesure Liutprand de Crémone et Thietmar de Marsebourg (mais ce dernier est né après la mort d'Otton). M. Becher, à qui on doit déjà des biographies de Clovis et de Charlemagne, a malgré tout relevé le pari. Son ouvrage suit un plan classique, après une présentation générale de la société germanique aux IX^e et X^e siècles, l'A. raconte l'ascension de la famille des Liudolfinger, depuis l'ancêtre éponyme Liudolf, né vers 825, jusqu'au père du héros, le roi Henri I^{er}, qui accède au trône en 919 et dont le règne est raconté de manière détaillée. Viennent ensuite les premières années du règne d'Otton, marquées par la révolte de son frère Henri, puis les années centrales avec la révolte du fils et héritier, Liudolf, et par la retentissante victoire du Lechfeld sur les Hongrois. Enfin, l'accession à l'Empire constitue le dernier tournant décisif d'un règne long, au total, de 37 ans. Toute cette histoire est racontée sans surprise, mais avec une bonne connaissance des sources et de la bibliographie et constitue une très bonne présentation d'un souverain important dans l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe.

La conclusion, assez longue, s'intitule, avec un point d'interrogation, « Otton, le Grand ? ». Pourquoi, en fin de compte, ce souverain a-t-il davantage que d'autres mérité ce surnom (qui est surtout attesté à partir d'Otton de Freising au XII^e siècle) ? Pourquoi d'ailleurs dès son époque, comme l'attestent Widukind ou Thietmar, a-t-il joui d'un considérable renom ? Ce n'est en tout cas pas, souligne M.B. contrairement à une historiographie dépassée, pour avoir fondé l'Allemagne, concept qui lui eût été étranger. La question, finalement, paraît un peu théorique. Car la réponse est à chercher, comme on le sait depuis longtemps, dans les succès politiques intérieurs d'abord, militaires extérieurs ensuite (victoire du Lechfeld, influence en Italie) qui lui ont ouvert la voie au rétablissement de l'Empire. Et c'est bien comme créateur d'un empire appelé à durer plus de huit siècles qu'Otton le Grand mérite une place particulière dans l'histoire.

Benoît-Michel Tock